CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Notice sur l'Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte, écrite en arabe par Taki-eddin-Ahmed Makrizi, traduite en français et accompagnée de notes philologiques, historiques et géographiques, par M. Quatremère, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1837: tome Ier, in-4°.

Parmi les travaux historiques et philologiques qui se publient aujourd'hui sur la littérature orientale, ceux de M. Quatremère tiennent, sans contredit, le premier rang; ils embrassent dans leur ensemble les points les plus curieux des annales des peuples de l'Asie, et l'on ne sait vraiment ce qu'on doit le plus admirer de la science variée et profonde que cet illustre professeur déploie dans ses recherches, ou du zèle infatigable avec lequel il nous fait connaître les manuscrits apportés de l'Orient. Les écrits de M. Quatremère ont un cachet particulier qui les rend à nos yeux de la plus haute valeur, c'est qu'ils tendent constamment à révéler des faits nouveaux ou à rendre raison de difficultés vaincues; ce n'est jamais la reproduction de traductions anciennes, *revues et corrigées*, mais des ouvrages entièrement neufs, composés sur les originaux mêmes; et les commentaires qui les accompagnent forment un vaste répertoire encyclopédique où brille la plus

rare érudition, et où, quel que soit le sujet que l'on traite, l'on trouve toujours à puiser d'utiles et précieux renseignements. Si l'on jette un regard sur les publications les plus récentes sorties de la plume de ce savant maître, on est à la fois frappé de leur importance et de leur multiplicité, on comprend à peine qu'un seul homme ait pu suffire à tant de travaux; chaque jour le Journal asiatique s'enrichit de notices et de mémoires qui nous éclairent sur l'Histoire des Khalifes Abbassides et sur les Nabatéens, où sont passés en revue le *Kitâb-alagani*, les Proverbes de Meïdani, Masoudi, etc. ou qui nous montrent jusqu'à quel point les Orientaux portaient l'amour et le goût des lettres. Si nous lisons le Journal des savants, nous y découvrons des considérations de l'ordre le plus élevé sur les anciennes annales de la Perse, qui doivent être suivies de recherches nouvelles sur l'origine de la langue pehlvie. Bien plus, les volumes des Notices et extraits des manuscrits qui viennent de paraître ou qu'on imprime en ce moment nous offrent la description complète des plus importantes contrées de l'Asie, d'après le *Mesalek-alabsar*, etc. et la Vie des successeurs de Tamerlan. Mais ce n'est pas tout encore : tandis que l'Histoire des Mongols de Raschid-eldin ouvre avec éclat la Collection orientale publiée sous les auspices du gouvernement, l'un des meilleurs ouvrages de Makrizi, traduit et commenté par M. Quatremère, est mis au jour par les soins du comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne; et si l'on ajoute

à ces belles compositions tant de productions encore inédites et ce Dictionnaire polyglotte, fruit de quarante années d'études, qui s'augmente incessamment de nouvelles indications, et dont la publication, si ardemment désirée par les orientalistes de tous les pays, serait pour la France un vrai titre de gloire, on peut bien dire avec Motenabbi :

على قدر اهل العزم تاتى العزائم
وتاتى على قدر الكرام المكارم
وتعظم فى عين الصغير صغارها
وتصغر فى عين العظيم العظائم

L'Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte, dont nous nous proposons de rendre compte dans cet article, fait partie d'un manuscrit de Makrizi, où cet écrivain expose les règnes des souverains qui se sont succédé en Égypte depuis la destruction de la dynastie des Fatimites. Il est intitulé : كتاب السلوك لمعرفة دول الملوك, ou bien كتاب اخبار ملوك مصر.

M. Quatremère ne nous a pas donné la suite des princes Curdes-Aïoubites qui s'y trouve naturellement comprise, parce que, d'après un plan arrêté depuis longtemps, une histoire complète de cette dynastie réunie à celle des khalifes Fatimites[1] devait être placée, par forme d'introduction, en tête de la collection des Historiens des croisades, et qu'il n'était

[1] M. Quatremère a publié la Vie de Moez-ledin-illah, premier khalife Fatimite, dans le Journal Asiatique de 1837.

pas nécessaire d'attendre la réalisation de cet utile projet, pour commencer l'impression de l'Histoire des Sultans mamlouks dont le comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne avait offert de se charger; le premier volume de l'ouvrage de Makrizi est aujourd'hui publié; mais avant de le faire connaître en détail à nos lecteurs, disons quelques mots de l'auteur.

Taki-eddin Ahmed Makrizi, dont la famille était originaire de Baalbeck, naquit au Caire, vers 1364 de l'ère chrétienne; il fit ses études dans cette ville et les heureuses dispositions qu'il montra le firent entrer bientôt dans les bureaux de la chancellerie, auprès du cadi Bedr-eddin Mohammed ben-fadl-Allah-Omari. Il fut ensuite revêtu de la charge de *mohtésib* محتسب, et exerça divers autres emplois relatifs à la religion; il avait d'abord adopté les opinions de la secte des Hanéfites, mais il embrassa plus tard les dogmes de Schafeï et montra, pendant les dernières années de sa vie, contre les partisans d'Abou-Hanifa une partialité qui lui a été reprochée par ses contemporains; les vastes connaissances qu'il avait acquises et un goût très-vif pour la vie retirée lui permirent de se livrer jusqu'à sa mort, arrivée en 1441, à la composition de nombreux ouvrages, presque tous historiques, qui lui ont mérité, dans ces derniers temps, le surnom de *Varron de l'Egypte musulmane*. Il est à regretter que plusieurs ne nous soient pas parvenus; mais M. Quatremère a mis un soin particulier à en in-

diquer les titres et la matière, et sous ce rapport il a très-heureusement complété les articles publiés par M. de Sacy dans le tome II de sa Chrestomathie arabe, et par M. Hamaker (*Specimen cat. cod. mss. orient. bibl. acad. Lugd. Bat.*), d'après Aboul-Mahasen et Sakhawi; c'est ainsi qu'il établit avec beaucoup de raison que l'opuscule sur la musique attribué à Makrizi n'est autre chose que son traité sur les famines de l'Égypte, dont le titre doit être ainsi traduit : *Livre qui traite des moyens de faire cesser la fatigue et les misères, et qui fait connaître ce qui constitue la richesse :* كتاب ازالة التعاب والعناء فى معرفة الحال فى الغنـــــاء.

Pour donner une idée de l'activité littéraire de Makrizi il nous suffira de citer sa Grande chronique d'Égypte التاريخ الكبير لمصر, connue sous le nom de *mokfa* ou plutôt *moukaffa* المقفى, et qui devait avoir plus de quatre-vingts volumes. Ce recueil, qui ne fut jamais achevé, comprenait, par ordre alphabétique, l'histoire de tous les princes qui avaient régné en Égypte, de tous les personnages qui avaient fleuri dans cette contrée, et même de tous ceux qui l'avaient habitée ou visitée momentanément. Il existe à la Bibliothèque du roi un volume de ce dictionnaire, écrit de la main de l'auteur, et qui permet de juger l'ensemble et les détails du plan que s'était tracé Makrizi; il contient une partie des lettres ع, ظ, ط; mais cette compilation faite, il est vrai, avec beaucoup de goût et de discernement, n'a pas néanmoins l'importance de la Description historique et topo-

graphique de l'Égypte et du Caire, que Makrizi nous a donnée sous le titre d'*Avertissements et sujets de réflexions que présente le souvenir des anciennes divisions territoriales et des monuments de l'antiquité* كتاب المواعظ و الاعتبار فى ذكر الخطط و الاثار. Mine inépuisable d'anecdotes et de détails relatifs à l'histoire religieuse, politique, administrative et commerciale de cette contrée, depuis la conquête des Arabes; aux costumes, aux dignités et à l'étiquette de la cour des khalifes et des sultans; aux coutumes, aux mœurs, aux usages sociaux, aux préjugés et aux superstitions des diverses nations qui peuplaient ce pays, aux monuments anciens, et aux édifices de tout genre construits par les Arabes, et qui sont eux-mêmes aujourd'hui devenus des antiquités d'un autre ordre. Cet ouvrage dont Renaudot, de Guignes, d'Herbelot, Silvestre de Sacy, etc. ont donné de courts extraits, a été l'objet d'une étude toute particulière de la part de M. Quatremère, qui s'en est servi pour enrichir son commentaire, et qui a su donner la clef de nombreux passages qu'on n'avait pas encore bien interprétés; en effet Makrizi prend quelquefois le soin d'expliquer le sens de certaines expressions ou propres aux Arabes d'Égypte, ou usitées dans cette province avec des acceptions inconnues ailleurs; et il est fort à regretter, comme l'écrivait M. de Sacy, il y a quelques années, « qu'il n'ait pas tou-« jours pris cette peine; quoique l'époque à laquelle « il vivait ne soit éloignée de nous que de quatre siè-« cles, ses ouvrages présentent beaucoup de termes

« dont on ne saurait déterminer avec certitude la signi-
« fication, et qui sont inconnus aux habitants actuels
« de l'Égypte. » D'un autre côté, malgré son mérite réel, l'auteur de la Description de l'Égypte n'est pas toujours exempt de blâme; « En reconnaissant, dit « M. Quatremère, la profonde érudition, la sagacité, « la critique judicieuse de Makrizi, on ne peut s'em-
« pêcher de lui adresser un reproche qu'il a trop
« mérité : c'est d'avoir souvent copié les écrits de
« ses prédécesseurs sans avouer les emprunts im-
« portants et multipliés qu'il leur faisait. J'ai eu oc-
« casion, dans un autre ouvrage, de citer des articles
« biographiques tirés mot pour mot du *Kitab al Agâni*,
« sans qu'une seule parole indique au lecteur la source
« où ces renseignements ont été puisés. Il existe un
« ouvrage volumineux intitulé : *Mesalek-alabsar*, dont
« je donnerai ailleurs une notice détaillée [1]; la partie
« qui traite de l'Égypte et de la Syrie est peut-être,
« je ne crains point de le dire, le traité qui dans un
« nombre de pages assez borné renferme le plus de
« renseignements curieux et instructifs sur cette con-
« trée importante, son administration, l'étiquette de
« la cour, etc. Or tous ces détails ont été textuelle-
« ment copiés par Makrizi, et cependant il n'a jamais
« prononcé le nom de l'auteur ni le titre de l'ou-
« vrage. L'historien Djemal-eddin-ben-Wâsel a fourni
« à Makrizi, pour l'histoire des Aioubites, et le com-
« mencement de celle des sultans mamlouks, des ren-

[1] Cette importante notice a paru dans le tom. XIII des Notices et extraits des manuscrits, pag. 151 à 384, in-4°.

« seignements nombreux qu'il a reproduits avec une « fidélité scrupuleuse; et pourtant à peine daigne-t-il, « dans quelques circonstances, invoquer le témoi- « gnage de cet annaliste consciencieux et éclairé; « Nowaïri n'est pas cité davantage. Si nous avions « sous les yeux quantité d'ouvrages plus ou moins « étendus, qui traitent de l'histoire de l'Égypte, et « dont les titres nous sont donnés par d'autres écri- « vains, sans doute nous retrouverions la trace des « emprunts nombreux que leur a faits Makrizi, et « toutefois, dans la préface de la Description de l'É- « gypte, l'auteur proteste qu'il ne manquera jamais « de citer les écrivains auxquels il sera redevable « de son érudition. Mais, en blâmant avec toute « raison un plagiat aussi condamnable, il faut au « moins, sous d'autres rapports, rendre justice à « notre historien, et reconnaître qu'il a en général « parfaitement choisi ses guides, et qu'il était difficile « de faire un usage plus judicieux des trésors litté- « raires qu'il avait à sa disposition. Je n'hésite pas « à dire que sous le rapport de l'abondance et de la « variété des faits, du choix et de la disposition des « matières, les ouvrages historiques de Makrizi sont « bien au-dessus de ceux d'Aboul-Mâhasen, qui était « son contemporain, son ami, qui fut son biographe « et qui lui survécut de plusieurs années. »

Après la Description de l'Égypte et du Caire, le plus important des ouvrages de Makrizi est assurément son Histoire des sultans Aioubites et mamlouks; nous avons expliqué plus haut les motifs

qui ont déterminé M. Quatremère à publier séparément les annales de ces deux dynasties; le volume que nous avons sous les yeux comprend les règnes des trois premiers sultans mamlouks, Melik-Moez izz-eddin Aibek, Melik-Mansour-Noureddin Ali, Melik-Modaffer Koutouz, qui occupèrent le trône de 1250 à 1260, et le commencement du règne de Melik-Daher Rokhneddin Bibars-Bondokdari, de 1260 à 1264.

Nous allons suivre M. Quatremère dans le récit des principaux événements qui remplissent cette période.

On sait que le nom de Mamlouks était appliqué à ces esclaves turcs et circassiens dont les successeurs de Saladin composèrent leur garde particulière, et qui, élevés aux premières dignités de l'empire, finirent par devenir les maîtres de l'Égypte. La révolution qui renversa le dernier prince Aioubite Melik Moaddam, le vainqueur de saint Louis, fut l'œuvre d'Aibek et de la sultane Schedjeraddorr; celle-ci, proclamée reine d'Égypte, épousa, peu de temps après, son complice et se démit en sa faveur de la souveraine puisance, sans abandonner toutefois la direction des affaires du royaume. Sur ces entrefaites on apprit que Melik-Naser, arrière-petit-fils de Saladin, s'était fait reconnaître sultan à Damas; Moez-Aibek commença par affermir son autorité en prenant pour collègue Melik-Aschraf, de la race des Aioubites, qui ne fut sultan que de nom (1254), et qu'il devait faire bientôt disparaître, et il ne songea plus qu'à reprendre la Syrie sur Melik-Naser; mais après quelques

succès balancés, il fut convenu que celui-ci conserverait tout le pays situé au delà du Jourdain. Cependant Schedjeraddorr cherchait à faire tout plier sous sa volonté; et Moez, pour se venger de la tyrannie de cette femme impérieuse, avait fait demander en mariage la fille du prince de Mausel. La sultane irritée ouvrit des négociations secrètes avec Melik-Naser, et ayant appris que Moez-Aibek avait résolu de l'éloigner et même de la faire périr, elle se décida à prévenir ses desseins en le faisant assassiner.

Suivant la version pleine d'intérêt que M. Quatremère a tirée d'Aboul-Mahâsen, « elle manda auprès d'elle Safi-eddin Marzouk, lui demanda conseil, et lui promit la place de vizir. Loin d'accepter cette offre, il blâma formellement le projet formé par Schedjeraddorr, et la pressa d'y renoncer; mais cette princesse, persistant dans sa résolution, fit venir un Mamlouk qui était au service de l'eunuque Mohsin Salehi, lui proposa de se mettre à la tête du complot, et lui fit les promesses les plus magnifiques s'il voulait consentir à assassiner Moez; ensuite elle manda quelques-uns de ses serviteurs avec lesquels elle concerta son plan. Le mardi vingt-troisième jour du mois de rébi premier, Moez, ayant joué à la paume avec les personnes de son cortége, monta, vers le soir, au château, et entra dans le bain. A peine avait-il dépouillé ses habits, que Mohsin-Djaudjeri se précipita sur lui, accompagné de ses esclaves; ils percèrent ce prince de traits et l'étranglèrent.

« Schedjeraddorr manda Ebn-Merzouk, de la part « de Moez; arrivé au château où il entra par la porte « secrète, il vit Schedjeraddorr qui était assise, et « devant laquelle était le corps de son mari; elle lui « raconta ce qui s'était passé, et ce récit produisit « sur Ebn-Merzouk une horreur profonde. Consulté « par la princesse, il répondit : Je ne sais que dire; « vous vous êtes jetée vous-même dans un péril au- « quel vous ne pouvez échapper. » Schedjeraddorr manda alors l'émir Djemal-eddin Idgadi et Izz-eddin-Aibek Halebi; elle offrit à chacun d'eux la dignité de sultan, mais tous deux refusèrent. Au point du jour, la nouvelle de cette catastrophe s'étant répandue excita dans toute la ville une extrême confusion; l'émir Alem-eddin-Sandjar Gatmi pénétra dans le palais du sultan à la tête des Mamlouks, se saisit des esclaves, des femmes, les fit appliquer à la torture et en arracha l'aveu de ce qui s'était passé. Schedjeraddorr fut enfermée dans la Tour-Rouge, البرج الاحمر, et lorsque le fils de Moez, Nour-eddin-Ali, eut été placé sur le trône, elle fut conduite en présence de la mère de ce prince, et les jeunes esclaves la frappèrent si fortement à coups de semelles de bois القباقيب qu'elle mourut le lendemain; Mohsin-Djaudjeri, fut pendu à la porte du château, et quarante eunuques fendus en deux parties[1], puis attachés à des poteaux placés depuis le château jusqu'à la porte de Zawilah.

[1] Ce supplice, dit M. Quatremère, a toujours été usité en Orient; il est exprimé en arabe par le verbe وسّط, et en persan par les

Moez Aibek s'était montré le protecteur des lettres; il avait fait construire sur les bords du Nil dans le vieux Caire un collége auquel il donna son nom. « C'était, dit Makrizi, un prince prudent, « brave, mais enclin à répandre le sang; il fit égor- « ger ou étrangler un grand nombre de personnes « innocentes, uniquement pour se faire redouter de « ses sujets. » Son fils Melik-Mansour-Nour-eddin Ali ne resta que deux ans sur le trône de 1257 à 1259; et c'est pendant ce règne si court que les Mongols, sous la conduite d'Houlagou, mirent fin au khalifat d'Orient par la prise de Bagdad. C'est dans l'Histoire des Mongols de Raschid-eldin, publiée récemment par M. Quatremère, qu'il faut lire les détails de ce grand événement [1]. La Syrie, l'Égypte se trouvaient menacées; Melik-Mansour n'était pas en état de résister à l'invasion; l'émir Koutouz ren-

mots ميان بدو نيم زدن. Makrizi rapporte que le sultan d'Égypte Borsebaï, ayant été attaqué d'une maladie dangereuse qu'aucun remède n'avait pu guérir, s'en prit à ses deux médecins dont il avait infructueusement suivi les ordonnances, et leur fit ouvrir le corps en deux. Le sultan d'Égypte successeur de Warachloch (Barkok), fait prisonnier, fut scié en deux. On lit dans l'histoire de Kaïrowan: امر العامل ان يوسّط صاحب المحرس, et dans le *Djihan-Kuschaï* : ديگر ياران را ميان بدو نيم زدند. Dans le *Schah-nâmch*, il est fait mention d'une femme qui fut condamnée, par ordre du roi Kaï-Kaous, à être sciée par le milieu du corps. On dit aussi simplement et dans le même sens بدو نيم كردن. Voyez la note de M. Quatremère, pag. 72, et plus loin pag. 182.

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, tom. Ier, in-f°, p. 229 à 319.

versa ce jeune prince et s'empara du pouvoir (1259). La défaite des Mongols près d'Aïndjalout et de Baisan, suivie de leur expulsion de la Syrie semblait devoir consolider son usurpation; mais il périt assassiné, au retour d'une partie de chasse, par Bibars Bondokdari, qui fut aussitôt proclamé sultan par la milice et qui prit le surnom de Melik-al-Daher. Le tome Ier de la traduction de Makrizi, ne comprend que les quatre premières années de son règne. Dans cet espace de temps Bibars réprima les soulèvements qui avaient éclaté en Syrie, sut tenir en respect les Mongols, les Grecs et les Arméniens, et pour donner à son autorité une sanction nouvelle, il se fit conférer la dignité de sultan par un prince de la famille des Abbassides, Ahmed (Mostanser-Billah), auquel il laissa le vain titre de khalife. Cet acte d'habile politique eut lieu en 1264, et c'est à l'année 1265 que s'arrête le volume publié par M. Quatremère. Nous ne nous étendrons pas sur les événements qui s'y trouvent rapportés, mais non sans regretter vivement que les limites de cette notice ne nous permettent pas de reproduire ici une foule de détails curieux dont le récit de Makrizi est partout semé; là des anecdotes rappellent au lecteur les contes des Mille et une nuits [1]; là, des faits extra-

[1] Voyez particulièrement les détails rapportés par M. Quatremère, pag. 246 et suiv. et sur l'origine de quelques traditions fort singulières, pag. 218; c'est ainsi qu'au rapport du voyageur Schiltberger il existait dans l'Arabie un pont formé d'un os de géant, il réunissait deux rochers séparés par une vallée profonde dans laquelle roulait un torrent. Voyez aussi pag. 30, 145, etc.

ordinaires interrompent, sans l'embarrasser, la marche rapide de l'historien; les accidents mémorables, les phénomènes survenus dans le ciel, etc. etc. sont enregistrés avec soin; la brillante comète qui parut en 1264, dans la constellation de Hakah هقعة (Orion), est décrite très-exactement[1]. Nous aurions voulu présenter quelques observations relativement à ce miroir célèbre [2] placé sur le phare d'Alexandrie, et au moyen duquel *on pouvait voir les vaisseaux sortir des ports de la Grèce*, ou du moins qui servait à découvrir les ennnemis qui s'approchaient sur la mer; mais il est temps de nous occuper de la partie la plus importante du bel ouvrage de M. Quatremère, c'est-à-dire du commentaire dont il a enrichi sa traduction, et dans lequel il a versé tous les trésors d'une érudition que nous envie l'Allemagne.

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, p. 241. Cette comète se levait un peu avant le jour; sa chevelure se dirigeait vers l'occident, et sa queue jetait une lueur très-vive; elle ne quittait pas la constellation de *Hakah* près de laquelle on la voyait constamment du côté de l'orient, à la distance d'environ la longueur d'un grande pique; elle se montra depuis la fin du mois de ramadan jusqu'au premier jour du mois dou'lkadah; avant son lever elle répandait dans l'air une masse considérable de rayons lumineux; à la fin du mois de ramadan et dans les premiers jours de schewal, on vit durant plusieurs nuits, après la dernière période du soir, paraître vers le nord-ouest des lignes brillantes qui ressemblaient à des doigts, et qui se trouvaient dans la partie la plus élevée du ciel; le quatrième jour de schewal, un peu avant le coucher du soleil, cet astre se colora d'une teinte rouge, perdit son éclat et resta complètement éclipsé jusqu'à ce qu'il disparut sous l'horizon.

[2] On peut voir ce qu'en dit Edrisi dans la traduction que M. le chevalier Amédée Jaubert a donnée de cet auteur

Les notes nombreuses qui le composent peuvent être divisées en trois classes bien distinctes; la première comprend celles qui sont purement philologiques; la seconde, celles qui ont pour objet d'éclaircir des points encore douteux de géographie, et la troisième celles qui se rattachent à l'histoire générale de l'Orient. La connaissance approfondie des langues *réputées classiques* et des divers idiomes de l'Asie, que possède si bien l'illustre éditeur de l'Histoire des Mongols, lui fournit à chaque pas de précieux rapprochements. Loin de se borner à l'ouvrage qu'il traduit, souvent il puise dans d'autres manuscrits qu'il a le premier explorés tous les développements nécessaires à l'intelligence des faits qu'il expose. Nous prendrons pour exemples la relation du voyage de Bibars à Alexandrie d'après Djemal-eddin-ben-Wasel, et la relation de l'ambassade envoyée par ce sultan au prince mongol Berékeh, d'après Ebn-férat, Nowaïri, etc. Continuellement Ebn-Khaldoun, Mirkhond, Ahmed-Askalani l'auteur du *Inscha* ou *Diwan alinscha*, Bondari-Ebn-Nobatah, Abou'l-Mahasen, etc. sont mis à contribution[1]. Les détails géographiques abondent dans les citations et sont toujours relevés par quelques descriptions intéressantes; ainsi, en nous faisant connaître *Kera* كراع et *Khaschbi* خشبى, M. Quatremère fait une heureuse digression sur les puits creusés dans le sable, principalement vers l'isthme de Suez, près duquel était une pyramide surmontée, à ce qu'on

M. Quatremère, *Hist. des Memlouks*, p. 217 et 252, 213 à 218, etc.

prétend, d'un obélisque d'une seule pierre qui avait environ quatre pieds carrés à sa base, dix-huit pieds de hauteur, qui était couvert d'hiéroglyphes et dont il est surprenant qu'aucun voyageur n'ait cherché à découvrir les vestiges [1].

Que dirons-nous des nombreuses dissertations de l'auteur, destinées à nous introduire dans la cour des sultans [2], à nous initier au cérémonial usité, à nous expliquer les attributions des officiers du palais, etc. Il faut lire l'énumération faite par M. Quatremère de tout ce qui entourait ou précédait le sultan dans ses marches solennelles [3], pour avoir une juste idée des peines incalculables que de telles

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, p. 19 à 21. Voyez aussi, sur la forteresse de *Soubaibah*, قلعة الصبيبة, qui dépendait de la ville de *Banias*, بانياس, pag. 9 et 249; sur *Berzah*, pag. 87; *Kisueh*, كسوة, p. 163; *Tour*, طور, près d'*Akka*, عكا, p. 79 et 190; *Ziza*, زيزا, à deux journées de *Karak*, كرك, pag. 83 et 250; le canton de *Sanih*, ارض السانح, pag. 33; *Baridéh*, باردة ou plutôt واردة, pag. 55; *Amadieh*, عمادية, pag. 166; *Schariah*, شريعة, nom qui désigne le Jourdain, pag. 32 et 55, etc. M. Quatremère nous donne des renseignements curieux sur quelques tribus ou familles. Voyez sur la tribu des Arabes *Aïdh*, العايذ, pag. 189 et 251; les *Kaïmeris* et les *Kaïmaz*, قيمرية et قيماز, pag. 24 et 27; les *Schehrzouris*, pag 79, etc.

[2] *Ibid.* p. 133 et *passim*: voy. particulièrement les mots *djâlisch*, جاليش, *étendard*, pag. 225 et suiv. et pag. 253; *dehliz*, دهليز, *tente ronde du sultan*, pag. 192; *mufred*, مفرد, *domaine particulier du prince*, p. 187; طشتخاناه حواجخاناه شراب خاناه, pag. 162; مقصورة, *chambre grillée où se tenait le sultan pour entendre la prière*, p. 164, etc.

[3] *Ibid.* pag. 133 à 139.

recherches ont dû coûter à ce savant. L'explication qu'il donne du *gaschiah* forme seule un véritable mémoire du plus grand intérêt [1]. Le mot *gaschiah*, غاشية, signifie quelquefois *un cercle, une réunion* et plus ordinairement une *couverture que l'on mettait par dessus la selle d'un cheval;* elle était portée devant le sultan par un des écuyers, qui s'avançait à pied au milieu du cortége; c'était un des insignes de la souveraineté; et lorsque le monarque devait paraître avec tout l'appareil du pouvoir, et de manière à commander un respect universel, c'était un des principaux personnages de l'état qui portait devant lui ce signe de l'autorité. Ebn-Athir, décrivant l'inauguration de Melik-Moez Aïbek, remarque expressément que les émirs portaient à tour de rôle le gaschiah devant lui. Cet usage existait déjà depuis longtemps; lorsque le sultan Seldjoucide Masoud fit sortir le khalife en public, il porta lui-même le gaschiah sur son épaule; et Melik Shah, ayant vaincu et fait prisonnier le khan de Samarcande, voulut, pour honorer son captif, marcher à pied près de son étrier et tenir le gaschiah. Plus tard les sultans d'Égypte s'arrogèrent le droit exclusif de le faire porter devant eux, mais pourtant tous les princes de Syrie qui appartenaient à la famille de Saladin, et qui étaient censés exercer une souveraineté absolue dans leurs petits états, se montraient publiquement avec cette marque d'une autorité indépendante; quelquefois même de grands personnages, dévorés d'ambition et profitant de la faiblesse

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, pag. 3 à 8.

de leurs maîtres, osèrent s'arroger un privilége qui ne devait appartenir qu'au sultan : mais ce n'étaient que de bien rares exceptions. Parmi les officiers de la cour dont M. Quatremère nous apprend les diverses fonctions, nous mentionnerons particulièrement l'*ostadar* استادار [1], ou grand-maître de la maison du prince; le *djaschenkir* جاشنكير [2], officier préposé pour goûter, avant le sultan, les mets que l'on servait sur sa table; les *djandars* جندارية [3], placés près du sultan pour accomplir ses ordres; les *deuadars* دودارية [4], chargés de faire arriver à leur destination les lettres royales; le *tabardar* طبردار [5], le porte-hache, l'*émir achor* امير آخور [6], ou grand écuyer; le *silahdar* سلاحدار [7], qui présentait au sultan chacune des pièces de son armure; le *djoukandar* جوكندار [8], porteur du *djoukan*, sorte de raquette

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, pag. 25.
[2] *Ibid.* pag. 2.
[3] *Ibid.* pag. 14.
[4] *Ibid.* pag. 118.
[5] *Ibid.* pag. 100.
[6] *Ibid.* pag. 119.
[7] *Ibid.* pag. 159.
[8] *Ibid.* pag. 121. Voyez aussi sur le *djemdar*, جمدار, pag. 11; sur le نايب الحكم, pag. 97; sur le *wali*, والِ, et le *visir*, صاحب, pag. 109 et 115; sur l'*odjaki*, اوجاق *page*, p. 108; l'*émir alem*, امير علم, pag. 200 et 234; le *mohtesib*, محتسب, pag. 114; le *schadd*, شادّ et le *mouschidd*, مشدّ, pag. 110; le *moustaufi*, مستوفى, pag. 202; les *rikabdaris*, ركابدارية, pag. 132; le مشرف, pag. 10; le مهتار, pag. 162; les طشتدارية, رختوانية, شربدارية, pag. 162, etc. etc.

peinte qui servait pour le jeu de paume à cheval, etc. M. Quatremère entre à cette occasion dans les détails les plus circonstanciés sur l'origine de ce jeu qui était déjà fort en vogue chez les Perses avant la fondation de Constantinople ; les empereurs grecs le considéraient comme le plus noble des exercices, et Cinnamus l'a décrit assez exactement. Des jeunes gens divisés en deux bandes égales lançaient sur un terrain uni une balle de cuir de la grosseur d'une pomme; alors les joueurs accouraient à toute bride ; chacun d'eux portait un bâton d'une longueur médiocre et terminé brusquement par une portion large et arrondie, dont l'intérieur était garni de cordelettes entrelacées en forme de réseau. Des deux côtés on poussait la balle avec force vers un point désigné d'avance, et le parti qui réussissait à atteindre ce but était déclaré vainqueur. Cet exercice présentait les dangers les plus réels, attendu que le joueur était obligé continuellement de se renverser en arrière, de se pencher à droite et à gauche, de faire caracoler son cheval et de le conduire au galop dans toutes les directions afin de suivre tous les mouvements de la balle : aussi l'histoire nous offre-t-elle une foule d'exemples de princes tués ou grièvement blessés par suite de ce périlleux divertissement. Les Arabes s'y livrèrent avec ardeur, et à partir du règne d'Haroun-al-Raschid, ce jeu fut en très-grand honneur dans tout l'Orient. Nous ne rapporterons pas ici les nombreuses citations par lesquelles M. Quatremère prouve que

les Turks Seldjoucides, les princes mongols, les sultans d'Égypte, etc. en faisaient leur amusement de prédilection; les faits historiques qu'il a recueillis sur ce sujet sont tellement multipliés que nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. Lorsque les écrivains persans parlent du jeu de la paume, ils le désignent sous le nom de *tchaugan* چوگان, et quelquefois par le mot گوی, qui signifie boule; c'est dans ce dernier sens que les Arabes emploient les mots *korah* كرة, et *okrah* اكرة. S'il est vrai que le mot français *chicane* ait été longtemps en usage dans nos provinces méridionales pour désigner le jeu du mail ou de la paume, on pourrait croire que le mot persan *tchaugan* passé dans la langue arabe est la véritable origine du terme français qui a conservé sa forme primitive avec bien peu d'altération, et dont il serait difficile de donner une autre étymologie tant soit peu raisonnable; on peut même présumer que les Français l'auront introduit dans leur langue à l'époque des croisades [1].

Il nous reste à parler des savantes remarques de M. Quatremère sur une foule d'expressions qui se trouvent dans Makrizi et dont le sens n'est pas indiqué clairement dans les dictionnaires; c'est là sur

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, pag. 132. M. Quatremère, nous fait connaître aussi un autre jeu appelé *kabak* قبق pag. 243; et il nous donne des détails curieux sur les ombres chinoises خيال الظلّ, dont il est souvent question dans Makrizi, pag. 152.

tout que se déploie cette haute sagacité devant laquelle les difficultés viennent se briser une à une; au milieu de ce trésor d'observations neuves et intéressantes, il n'est point aisé de faire un choix : nous allons tâcher cependant de montrer par quelques citations la critique judicieuse avec laquelle l'auteur a su éclaircir les points les plus délicats de la philologie orientale.

Les notes de M. Quatremère embrassent naturellement tous les sujets; tantôt il recherche l'origine de certains noms propres [1], et en voyant le surnom de *Sonkor* porté par des émirs et autres personnages, il nous donne une dissertation pleine de faits curieux sur les *Sonkors* [2], qui jouent un si grand rôle dans la fauconnerie des princes orientaux; tantôt il nous explique des termes de guerre [3], et de marine, et retrouve dans *taridah* طريدة, طرايد, *bâtiments de transport*, les ταρίται, ταρίδες des écrivains byzantins, les *tarita*, *tareta*, des auteurs latins

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, p. 3, sur *Aibek* et sur les surnoms de *turkoman*, التركانى, de *burunli*, برنلى, et le titre de مكام, etc. pag. 1, 155, 251, etc.

[2] *Ibid.* pag. 91.

[3] Voyez principalement les mots suivants : اتابك العساكر, *atabek des armées*, pag. 2; حرسى, *soldat destiné à garder une place*, pag. 33; طلب, *corps de troupes*, pag. 34; برك, *gardes avancés*, pag. 225; خجداش, *camarade de service*, pag. 43; عدد *munitions de guerre*, et عدة, *équipement guerrier*, pag. 238; تركاش, *un carquois*, pag. 13; برك, *bagages*, p. 253; خيل النوبة, *chevaux de relais*, p. 165, etc. etc.

du moyen âge, et enfin notre mot de *tartane*[1]; tantôt enfin il nous éclaire sur mille détails de l'administration de l'Égypte, et nous apprend ce que c'était que les tributs nommés قود, جهة مفردة, قطيعة, عداد[2], et les divers actes émanés de l'autorité tels que le *tedhkirah* تذكرة[3], et le *manschour* منشور, relatif aux concessions territoriales[4]; on distinguait plusieurs espèces de *manschours* : 1° le diplôme des deux tiers, منشور الثلثين, qu'on écrivait sur une feuille de papier qui avait les deux tiers d'une feuille de la plus grande dimension, et seulement pour les fils de sultan, les gouverneurs du premier rang et les commandants qui siégeaient à Damas; 2° le diplôme que l'on écrivait sur une feuille qui avait la moitié de la plus grande dimension, منشور النصف, acte destiné aux émirs de *Tabl-Khanah*[5], tant d'Égypte que de Syrie, et aux émirs commandants, qui gouvernaient les forteresses de la Syrie; 3° le diplôme du tiers de feuille منشور الثلث, pour les émirs de

[1] Voyez aussi sur les mots : شاني, *galère*, pag. 142; قطعة, *vaisseau*, pag. 143; حرّاقة, *brûlot*, pag. 143; استول, *flotte*, pag. 157, etc.

[2] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, pag. 189, 42, 17, 11, et sur les mots غرم, pag. 55; صيافة, pag. 76; تقوية, pag. 141; إقامة, pag. 22; عليق, pag. 180; نفقة, pag. 162; زوادة, pag. 188; جناية, pag. 199; قصة, pag. 236; سبيل, pag. 229.

[3] *Ibid.* pag. 188.

[4] *Ibid.* pag. 200; voy. aussi les mots حرج, p. 175, et خطب, pag. 202.

[5] *Ibid.*; voyez sur le mot طبلخاناة, pag. 1-3

dix sans distinction, et pour les émirs de *Tabl-Khanah* qui se trouvaient parmi les Turkomans et les Curdes; et enfin, 4° le diplôme ordinaire pour les Mamlouks du sultan, les commandants de la *Halkah* et leurs subordonnés.

Plus loin, M. Quatremère nous explique diverses expressions que l'on rencontre fréquemment dans les écrivains arabes et dont le sens n'était pas bien déterminé; ce sont par exemple, حُوش ou حَوّش [1], désignant *un enclos, une cour, une ferme*, et dans le Hedjaz, *un khan* habité par des hommes de la basse classe, أطراف [2]; ربيع [3], signifiant *pâturages*; دهليز [4], *salle d'entrée, vestibule, tente*, etc.; puis M. Quatremère, commente avec un soin particulier اسناد et مسند, *celui qui connaît les traditions, l'oracle* [5]; شاطر [6], *un homme habile*; صاحب عمامة [7], *un homme de loi*; les

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, préface, pag. vij.

[2] *Ibid.* pag. 54.

[3] *Ibid.* pag. 16.

[4] *Ibid.* pag. 190. — Voyez aussi les mots وطاق, *tente*, p. 197; حلقة, *enceinte circulaire*, pag. 146; طرّاحة, *estrade*, pag. 147, قوافيـــة, *poutres*, pag. 141; قرباص, *bloc de pierres*, pag. 140; طور, *montagne*, pag. 79; وقفة, *une station*, et قطار, *suite de chameaux attachés les uns aux autres*, pag. 45 et 161; شونة, *grenier*, pag. 52; قاعـــة, *une salle*, pag. 47; جـــب, *un cachot*, pag. 70, etc.

[5] *Ibid.* pag. 46 et 250.

[6] *Ibid.* pag. 50.

[7] *Ibid.* pag. 244, et les mots وصيّ, *exécuteur testamentaire*, pag. 237; عين, *un espion, un surveillant*, pag. 182, etc.

mots لغة et بغجة[1], درك et حوطة[2], etc. lui fournissent de nouveau l'occasion d'étaler toutes les richesses de la plus vaste érudition. Toutes les fois qu'un verbe doit être pris dans une acception nouvelle, il cite toujours un grand nombre d'exemples pour justifier son opinion; et si nous ne pouvons dans cet article présenter un vocabulaire complet des termes expliqués par notre illustre philologue, du moins nous saura-t-on gré d'en indiquer quelques-uns. Nous mentionnerons donc spécialement les verbes ادب [3] (à la 5e forme), *suivre l'étiquette;* تقنطر [4], *être renversé;* جلب [5] (10e forme), *gagner par des bienfaits;* خفر [6], *protéger moyennant un prix convenu;* حجب [7], *tenir renfermé;* خدم [8], *lever des troupes, prendre à son service, admettre parmi ceux qui reçoivent un bénéfice militaire* اقطاع, *ou le grade d'émir;* خر [9] (3e forme), *trahir son maître;* زيّن [10], *décorer une ville pour des réjouissances publiques;* سعر [11] (2e forme), *taxer une denrée;* سقط في ايديهم [12], *perdre courage, se repentir;* سفر [13], *être négociateur;* صقع [14] (2e forme), *cadas-*

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, pag. 12, 218, 219 et 252, et les mots حيامة, pag. 31; طرطور, pag. 77; مشدّة et شد, pag. 150; كسوة, pag. 223; سراقوج, pag. 235; عتابى, pag. 241; تشهير, pag. 243; عصابة, p. 250; عرارة, p. 132; هلال p. 253; خطام, p. 253, etc.

[2] *Ibid.* pag. 51, et les mots فرح, pag. 247; عشير, pag. 186; فتوة, pag. 58; قيامة et حشر, pag. 95, etc.

[3] *Ibid.* pag. 250. — [4] *Ibid.* pag. 10. — [5] *Ibid.* pag. 198. — [6] *Ibid.* pag. 207. — [7] *Ibid.* pag. 10. — [8] *Ibid.* pag. 160. — [9] *Ibid.* pag. 206. — [10] *Ibid.* pag. 29. — [11] *Ibid.* pag. 232. — [12] *Ibid.* pag. 48. — [13] *Ibid.* pag. 193. — [14] *Ibid.* pag. 80.

trer; عوّق [1], *emprisonner;* عقل [2] (8e forme), *mettre en prison;* قدم [3] (2e forme), *offrir un présent;* قبل [4] (4e forme suivie de على), *témoigner de la bienveillance,* كشف [5], *inspecter, examiner;* منع الاكتتان [6], *fuir et faire fuir;* نزل [7], *avec* عن, *céder, abdiquer;* نزل [8] (2e forme), *expédier, inscrire;* نكر [9] (5e forme, avec على), *être irrité contre quelqu'un;* وسّط [10], *fendre le corps en deux*, etc, etc.

Cette nomenclature, quoique dépouillée de tous les développements qui dans l'ouvrage de M. Quatremère lui communiquent de la vie et de l'éclat, peut donner une idée approximative mais exacte des travaux immenses, entrepris et menés à fin par ce savant maître; mais nous ne terminerons pas cette partie de notre notice sans dire quelques mots de ses intéressantes remarques sur le mot خوند [11], qui signifie *maître, seigneur;* خوند, ou avec la forme féminine خوندة, c'est à dire *dame, maîtresse,* était un titre par lequel on désignait l'épouse ou les épouses du sultan d'Égypte; Nowaïri, lorsqu'il représente des sujets adressant la parole à leur souverain, emploie au lieu de خوند le mot اخوند et M. Quatremère se sert très-ingénieusement de ces divers termes pour fixer l'étymologie du mot خونكار, *khonkar,* que l'on a traduit jusqu'à présent par *celui*

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, pag. 84. — [2] *Ibid.* pag. 209. — [3] *Ibid.* pag. 153. — [4] *Ibid.* pag. 164. — [5] *Ibid.* pag. 179. — [6] *Ibid.* pag. 105. — [7] *Ibid.* pag. 175. — [8] *Ibid.* pag. 205. — [9] *Ibid.* pag. 210. — [10] *Ibid.* pag. 72. — [11] *Ibid.* pag. 64 et suiv.

qui répand le sang. Les princes turks avaient l'usage de s'attribuer ce titre de *khonkar*, et comme l'a fait déjà remarquer M. de Sacy, il est peu probable qu'un souverain ait jamais voulu prendre un surnom plus convenable à un bourreau qu'à un monarque d'une grande nation; M. Quatremère a découvert que chez les chroniqueurs les plus anciens le mot est écrit *khondkar* خوندكار, خواندكار ou خندكار, et repoussant l'opinion qui le ferait dériver du persan *khodavendkar* خداوندكار, ou du zend *ahu* [1], il montre que اخوند ou خوند, qui appartient véritablement à l'idiome turk, a donné naissance au mot, خوندكار, et que probablement ce terme apporté dans la Perse par les Seljoucides, et oublié ensuite, n'a dû s'y naturaliser qu'à l'époque des conquêtes de Timour.

Tel est l'ensemble des matières comprises dans le tome Ier de l'Histoire des Mamlouks de Makrizi, publié par M. Quatremère; et le tome II, qui déjà est à la veille de paraître, ne sera pas moins riche en éclaircissements et en aperçus nouveaux. L'esquisse que nous venons d'offrir à nos lecteurs de la première partie paraîtra sans doute bien imparfaite à ceux qui feront une étude approfondie de l'original; une foule de détails échappent forcément à l'analyse, et nous n'avons pu rassembler dans cet article que les traits plus saillants de ce beau travail. M. Quatremère a voulu donner une histoire complète de l'Égypte sous la dynastie

[1] *Journal asiatique*, avril 1839 pag 342

des Mamlouks, et il s'est même attaché à nous faire connaître dans ses notes les noms et les écrits des hommes illustres morts pendant la période dont il retrace les événements; il indique, en même temps, les colléges du Caire, de Damas ou de Bagdad [1], où ils ont fleuri, et il semble que rien de ce qui pouvait intéresser le monde savant n'a échappé à ses judicieuses observations. Le philologue, l'historien, le géographe trouveront dans son ouvrage une abondante récolte de faits et d'enseignements précieux; et les orientalistes puiseront, nous n'en doutons pas, dans l'exemple d'un chef aussi habile, de nouveaux éléments de force, de persévérance et de succès.

SÉDILLOT.

[1] M. Quatremère, *Histoire des Mamlouks*. Collége *Salehi*, pag. 11; collége *Kamelieh*, pag. 81; colléges *Mostanseriah* et *Nidamiah*, pag. 35 et 77; collége *Kaimasiah*, pag. 27; collége *Scherifiah* à Fostàh, pag. 38, etc.